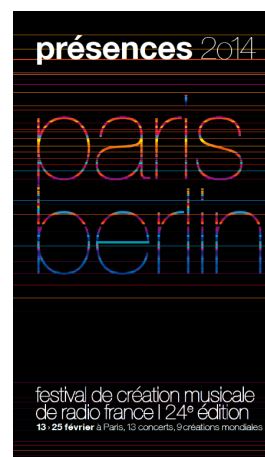


Radio France, festival Présences 2014 : PARIS – BERLIN

Paris. Festival Présences : Paris-Berlin. Du 13 au 25 février 2014. Festival de création musicale ... 13 jours de programmation dédiée exclusivement aux écritures contemporaines produisent ici le plus important festival français de musique actuelle, consacré à la création musicale, soit 13 concerts synthétisant sur le thème choisi (Paris-Berlin donc en 2014 pour la 24ème édition) les écritures les plus significatives. Un nombre impressionnant de créations (créations françaises ou créations mondiales soit pour cette année respectivement 17 et 9) renforce encore la valeur d'un événement qui frappe toujours par la diversité de son regard et le très haut niveau de la sélection artistique. En 2014, le festival Présences invite interprètes français et allemands pour un formidable partage avec le public : National de France pour l'ouverture le 13 février ; Philharmonique de Radio France les 14 et 25 février; ensembles : Neue vocalsolisten, 2e2m, Modern, Alternance, Variances, Cairn, Kammerensemble Neue Musik Berlin... [En lire +](#)



billetterie, réservations

L'ensemble des 13 concerts a lieu à Paris.

Les deux premiers concerts des 13 et 14 février 2014 ont lieu respectivement au Châtelet, et à la [Salle Pleyel](#).

✖ Le dernier, le 25 février, à la Cité de la musique. Tous les autres, du 15 au 23 février à la Maison de Radio France (Studio 106). Tous les concerts sont enregistrés par France Musique. Les concert du soir des 13, 14, 17 et 25 février sont

diffusés en direct sur France Musique. Tous les concerts sont gratuits pour les moins de 28 ans. Les concerts des 15 février (15h) et du 17 février (20h) sont gratuits. Tarifs selon les concerts à 5 ou 15 €.

[Toutes les infos Festival de création musicale Présences 2014 " Paris Berlin " sur le site de Radio France.](#) Téléphone : 01 56 40 15 16 (lundi-samedi : 10h-18h).



[Réservez en ligne](#)



**CD. French Romantic Cantatas,
Cantates romantiques
françaises. Karine Deshayes,**

mezzo soprano.



CD. French Romantic Cantatas, Cantates romantiques françaises. Karine Deshayes, mezzo soprano. La valeur de ce nouvel album tient à son sujet : la Cantate académique. Il s'agit bien de démontrer la très haute qualité d'écriture (d'essence lyrique et dramatique) d'un genre qui inspire ici de réels accomplissements (donc en

particulier au milieu des années 1830, pleine période romantique). La Cantate romantique, en témoignent celles nombreuses de Berlioz, a suscité d'indiscutables génies musiciens, futurs compositeurs d'opéras... qu'il faudra bien un jour ou l'autre dévoiler enfin. Concernant ce programme, les deux partitions majeures demeurent la cantate Circé de Cherubini de 1789 et cette Velléda de Boisselot (1836), aînée de celle de Dukas, lui aussi poète inspiré par le profil de la gauloise magnifique. Circé confirme la finesse d'écriture d'un Cherubini qui a l'ampleur et le raffinement des plus grands. La couleur s'invite aussi dans une texture très virile (bassons graves et austères, d'une sinieuse et voluptueuse activité). Certes, il ne s'agit pas d'une Cantate pour le Prix de Rome, mais l'oeuvre tout en affirmant la place de Cherubini en France, indique très clairement les origines et la source auxquelles s'abreuvent les jeunes académiciens au début du XIX^e, tel Boisselot... Qualité déclamatoire, précision et justesse prosodique, puissance parfois sauvagerie qui annonce sa Médée de 1797.

Circé, Velléda ... furieusement romantiques

La Velléda de Boisselot de 1836, oeuvre d'un Prix de Rome accomplit la forme de la cantate pour voix seule, comme Berlioz au début des années 1830 (ultime offrande dans ce format a voce sola). Cette Velléda, contemporaine des grands accomplissements romantiques à l'opéra (Les Huguenots de Meyerbeer ou Lucia di Lammermoor) s'articule en trois airs d'après Chateaubriand : la druidesse, éprise du consul Eudore, mène malgré elle son peuple à la mort assurant la victoire des romains... C'est en filigrane la soeur de Norma : même passion foudroyée sur l'autel de la guerre, même femme amoureuse détruite et trahie, et aussi fille endeuillée, terrifiée par une horreur... qui finit suicidaire (sur la lame de sa serpe d'or) : une figure passionnante, propice à un superbe traitement musical et linguistique.

Le druidisme de Boisselot s'accomplit ici avec éclat et surtout des couleurs et nuances en une langue âpre, mordante à laquelle Karine Deshayes apporte une flamme passionnante (soprano ample et très incarné... sur les traces évoquées de la Falcon). L'orchestre sait étager avec fureur les clameurs de la bataille lointaine avec ce gong pathétique et tragique qui marque le début du combat effrayant et décisif. Dans l'esprit, Boisselot synthétise et Berlioz et Bellini, sachant évidemment (dès la harpe d'ouverture) recueillir les fruits de la mélopée enivrante et langoureuse, la langueur étant du reste la véritable nature de Velléda : une ivresse des sens qui la mène au suicide. Le cd nous restitue l'étoffe passionnelle de l'héroïne avec une voix féminine idoine quand la création de la cantate fut plutôt confiée à ... un ténor (pénurie de chanteuses alors).

L'air de Nériss (Ah nos peines seront connus) extrait de Médée

de Cherubini souligne l'orchestrateur et mélodiste indiscutable avec la couleur du basson très mis en avant, en relation avec la haute virtuosité de l'école française d'alors.

Aux côtés de Circé et de Velléda, **l'Ariane de Hérold (1811)** fait un peu tâche. Plus tardive et plus » grise » et uniforme, elle n'est pas la meilleure oeuvre du compositeur. Elle éclaire plutôt la carrière du jeune musicien académique (20 ans). L'élève de Méhul se remettra à l'ouvrage l'année suivante pour décrocher le Prix de Rome, en digne « moderne », plus habile encore dans la modulation harmonique, nerf dramatique sous-jacent de l'action lyrique.

Outre les deux cantates majeures de l'album, chef et musiciens redoublent d'engagement habile pour le cantabile et la fureur parfois brouillonne de l'ouverture de Cherubini (nouvelle version réorchestrée par l'auteur en 1820), mais aussi ce frénétique émergeant dans Circé (Cherubini préfigure en cela l'arc tendu d'un Spontini). Tandis que la Velléda de Boisselot s'affirme indiscutablement parmi les oeuvres les plus convaincantes du programme. [Pour juger de la valeur des oeuvres ici ressuscitées \(et donc recréées\), visionnez notre reportage vidéo exclusif : Cantates romantiques \(Boisselot, Cherubini...\) par Karine Deshayes.](#) Réserve : la prise de son trop réverbérée dans une église impropre pour la nature fiévreuse et lyrique et théâtrale des Cantates ici abordées. On a compris que les cantates couronnées par le Prix étaient jouées avec orchestre sous la coupole de l'Institut mais cette résonance d'église reste hors sujet.

French Romantic Cantatas, Cantates romantiques françaises. Cherubini (Circé, air de Nérès), Boisselot (Velléda), Hérold (Ariane). Karine Deshayes, mezzo soprano. Opera Fuoco. David Stern, direction. 1 cd Zig Zag ZZT337. Enregistrement réalisé à Paris, église Notre-Dame du Liban en mars 2013. Durée : 1h17mn.

Angers Nantes Opéra. La Dernière Fête, l'opéra événement d'après Tchekhov, jusqu'au 16 février 2014

Angers Nantes Opéra : La Dernière Fête, création. Jusqu'au 16 février 2014. Délirant, poétique, tragique et léger, le nouveau spectacle d'Angers Nantes Opéra confie au seul chœur maison le soin d'exprimer



le théâtre nostalgique et joyeux de Tchekhov. Entre théâtre et opéra, La Dernière Fête se met au diapason de l'ombre lumineuse, de cette gaieté triste purement tchékhovienne, défis des contradictions et divines tensions où s'inscrit l'apport superlatif des interprètes de la production. Le spectacle éclaire les prouesses du collectif de comédiens Leporello et les choristes du Théâtre dirigés par Xavier Ribes. Burlesque, grave et tendre, La Dernière Fête, scénographiée par Dirk Opstaele synthétise avec esprit et facétie l'essence de la scène tchékhovienne. Création à Nantes et à Angers, jusqu'au 16 février 2014. En tournée en région Pays de La Loire, jusqu'au 25 avril 2014. Coup de cœur de CLASSIQUENEWS.COM

[La Dernière Fête](#)

[Création présentée par Angers Nantes Opéra](#)

A Nantes et à Angers, jusqu'au 16 février 2014

Tournée en région Pays de la Loire, jusqu'au 25 avril 2014
Infos et réservation sur [le site d'Angers Nantes Opéra](#)
Production événement élue » coup de cœur de [classiquenews.com](#)
»



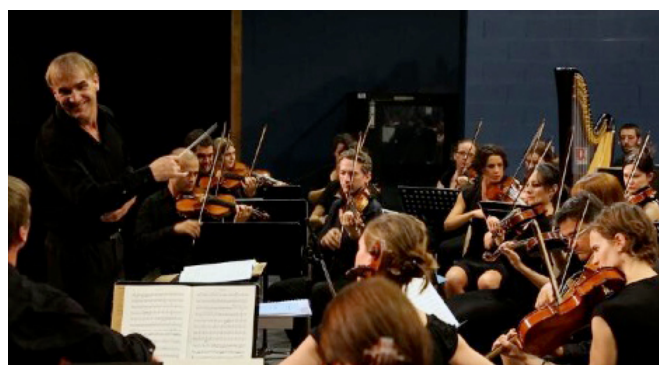
Le dernier spectacle créé par Angers Nantes Opéra est un formidable travail d'acteurs et de choristes. Sans interruption, pendant environ 1h45, le chœur d'Angers Nantes Opéra revisite avec les acteurs de la Compagnie Leporello, les 5 pièces majeures de Tchekhov : Oncle Vania, La Mouette, Ivanov, Les Trois Sœurs, La Cerisaie... C'est dans sa continuité recomposée un opéra choral hors



normes et un défi pour le collectif de comédiens : nostalgie, tendresse, délire et burlesque, la production enchante et captive... Nouvelle production présentée par Angers Nantes Opéra. Coup de cœur de notre rédaction, La Dernière Fête reçoit le » clic d'or » de CLASSIQUENEWS.COM. [Visionner notre reportage vidéo La Dernière Fête d'après Tchekhov, création présentée par Angers Nantes Opéra](#)

Tournée. OSE, le nouvel orchestre de Daniel Kawka, jusqu'au 8 février 2014

Orchestre OSE. Daniel Kawka. Concert Gustav Mahler: Mort à Venise. Du 24 janvier au 8 février 2014. A partir du film de Visconti qui sur les traces de Thomas Mann, imagine le compositeur Gustav Mahler vivant ses derniers instants à



Venise à l'époque d'une épidémie, l'Orchestre Ose et Daniel Kawka célèbrent les feux flamboyants de ce romantisme enivrant spécifiquement vénitien (lagunaire) à partir du fameux Adagietto de la Symphonie n°5 de Mahler (1902), véritable emblème du film : le mouvement est selon les sources accompagnant la genèse de la Symphonie, un hymne amoureux à son épouse, Alma Mahler. **Ose est le nouvel orchestre fondé par le chef Daniel Kawka.** Fonctionnement coopératif, dialogue et égalité parmi les musiciens forment un nouveau type de collectif dont les valeurs partagées assurent une nouvelle qualité d'interprétation. Pour sa première tournée (en Rhône-

Alpes, puis à Aix en Provence au Grand Théâtre en septembre 2014), chef et instrumentistes abordent l'amour et la mort du chant mahlérien (avec la complicité du baryton Vincent Le Texier)... Le Chant Mahlérien : mort à Venise met en lumière la flamme crépusculaire d'un Mahler éprouvé, accablé et finalement, subtilement transfiguré ... alchimie des timbres, équilibre des pupitres, dynamiques et balances réinvesties, souci du phrasé spécifique, le travail des musiciens d'Ose défendent avec passion et transparence l'un des programmes mahlériens les mieux conçus à ce jour.



programme

1ère partie

[Kindertoten Lieder](#) / Chants pour voix et orchestre

(20 min environ)

Symphonie n°10, Adagio / Pour orchestre seul

(25 min environ)

Entracte

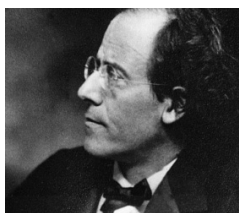
2ème partie

Rückert Lieder / Chants pour voix et orchestre

(25 min environ)

Symphonie n°5, Adagietto « Mort à Venise »

Pour orchestre seul (10 min environ)



Agenda 2014 :

Tournée Gustav Mahler par l'Orchestre Ose

Vincent Le Texier, baryton

Daniel Kawka, direction

5 dates en janvier et février 2014

pour vivre le grand frisson wagnérien

Aprofondir:

[Lire notre dossier spécial Rückert lieder](#) (1901-1902)

[Lire notre dossier spécial Kindertotenlieder](#) (1901-1904)

5 dates événements :



24 janvier 2014 : La Rampe, Echirolles (38), 20h

- 🎵 28 janvier 2014 : Le Grand Angle, Voiron (38), 20h
- 🎵 29 janvier 2014 : Le Dôme Théâtre, Albertville (73), 20h30
- 🎵 7 février 2014 : Théâtre de Privas, Privas (07), 20h30
- 🎵 8 février : Théâtre Théo Argence, Saint Priest (69), 17h

Durée totale du concert: 1h40, avec entracte

Effectif: 80 musiciens

Chaque œuvre est précédée d'une lecture de lettres d'amour écrites de Gustav Mahler et adressées à Alma Mahler

Informations, réservations sur [le site de l'Orchestre Ose](#)



Autre dates de l'Orchestre OSE en 2014 :

Programme Stravinsky, Tchaïkovski, Bizet
les 10, 11 et 12 juillet 2014

Festival Berlioz le 21 août 2014

Le programme Gustav Mahler : Mort à Venise est repris le 30 septembre 2014 à Aix :

[30 septembre 2014 : Grand Théâtre de Provence \(13\)](#)

Compte rendu, concert. Paris. Théâtre des Champs Elysées, le 8 janvier. Philharmonia Orchestra. **Vladimir Ashkenazy, direction. Vadim Repin, violon.**



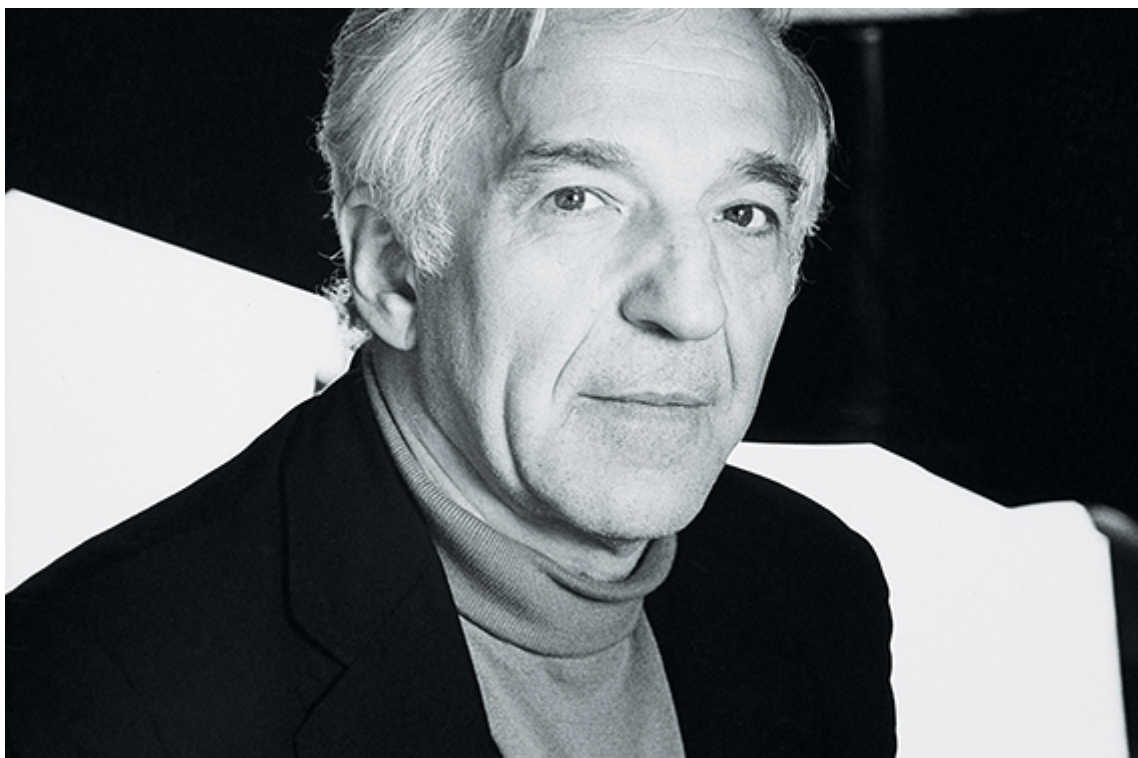
Le Théâtre des Champs Elysées marque le début de 2014 avec deux concerts dédiés à Tchaïkovsky. Le pianiste et chef d'orchestre **Vladimir Ashkenazy dirige le Philharmonia Orchestra**, ce soir accompagnés du violoniste virtuose **Vadim Repin**. Vladimir Ashkenazy est une des figures de la musique classique qui n'a pas besoin de présentation. En tant que pianiste subtil, ses enregistrements de la musique russe sont nos favoris intemporels, mais pas seulement. Son art s'exprime avec autant de cœur dans les concertos de Mozart (enregistrés avec le Philharmonia Orchestra dirigé au piano), ou encore Brahms. Il s'initie à la direction d'orchestre pendant l'essor de sa carrière pianistique, et se partage toujours entre la direction d'orchestre et le piano, pour le grand bonheur de ses admirateurs.

Tchaïkovsky à fleur de peau, ma non troppo...

D'abord le célèbre poème symphonique intitulé Roméo et Juliette : Ouverture-fantaisie. La pièce d'une vingtaine de minutes commence avec une tension particulière sous la baguette d'Ashkenazy. Si nous trouvons les cordes du Philharmonia plutôt légères (et pas forcément brillantes), la

performance des vents est, elle, révélatrice. Les cuivres sont puissants comme attendues et les bois, vraiment prodigieux. Le thème d'amour générique de l'opus interprété avec candeur par le cor anglais et la flûte est d'une beauté redoutable. Nous remarquerons également les percussions, assez sollicitées et toujours à la belle présence.

Ensuite vient le non moins célèbre Concerto pour violon et orchestre en ré majeur op. 35, avec le soliste virtuose Vadim Repin. Dès l'allegro moderato initial nous sommes sensibles à la sonorité de l'instrument. L'interprétation est cependant riche en curiosités. Le tempo est un peu ralenti mais Repin accélère pendant certains moments pyrotechniques, peut-être dans le but de réaffirmer sa technique ... excellente. Pourtant, l'effet est plus extravagant qu'extraordinaire. Il compense avec une cadence brillante et musicale (bien heureusement). La canzonetta qui suit est tout à fait charmante. La performance du soliste correcte mais superficielle. Le Philharmonia sous la direction d'Ashkenazy accompagne avec un mélange d'élégance et caractère. Chef et orchestre sont davantage présents dans l'allegro vivacissimo qui clôt le concerto. Il s'agit du mouvement le plus réussi et équilibré entre le soliste et l'orchestre, mais nous avons toujours l'impression que Vadim Repin, ce soir en tout cas, a très peu de nuances dans son jeu. Et ce malgré les interventions sur le tempo. Le public est tout de même conquis par la musique de Tchaïkovsky : il remplit la salle de bravos et d'applaudissements. Vadim Repin s'est peut-être rendu compte lui-même que son interprétation n'a pas été à la hauteur de son talent et de sa trajectoire ; il décide de ne pas faire de bis, contre l'ardent désir de l'auditoire.



Après l'entracte , place au point d'orgue de la Symphonie n°4 en fa mineur op.36. Pour le compositeur cette symphonie est une imitation de la Cinquième de Beethoven, pas dans la forme mais dans le fond, c'est-à-dire l'appréhension du destin. Les deux compositeurs n'ont pas la même vision ni la même attitude envers le destin, certes, mais c'est ici, dans le premier mouvement, qu'apparaît le thème du destin. Le mouvement commence avec une fanfare aussi féroce que mélancolique. L'effet est très puissant. Les cordes pleines de brio sont exaltantes, les bois toujours à la vive candeur. Ashkenazy nous offre une version magistralement nuancée, faisant preuve de brio et de sensibilité pendant les 4 mouvements. Le deuxième est d'une beauté paisible non sans une grande nostalgie. Le troisième aux cordes jouant exclusivement en pizzicato a quelque chose de mondain et populaire, qui rappelle aussi Mahler. Dans le Finale, nous retrouvons le thème du destin transfiguré, véritable tour de force instrumental, interprété de façon maestosa et avec panache par les musiciens du Philharmonia. Fortement ovationnés, ils nous offrent un bis inattendu : Snowdrop du recueil pour piano solo

de Tchaikovsky « Les saisons », dans un arrangement pour grand orchestre réalisé par l'un des instrumentistes. Un bis délicieux, où la belle clarinette se distingue, très présente et enchanteresse.

Ainsi se termine la série des deux concerts Tchaikovsky du Philharmonia Orchestra au Théâtre des Champs Elysées, sous la baguette toujours animée, chaleureuse de Vladimir Ashkenazy.

Illustration : Vladimir Ashkenazy © Sasha Gusov/Decca

Compte rendu, concours. Paris. Auditorium Landowski du Conservatoire à Rayonnement Régional, le 24 octobre 2013. Troisième Concours International de Belcanto Vincenzo Bellini : Finale.

Pour sa troisième édition, après Puteaux et Catane, la finale du **Concours International de Belcanto Vincenzo Bellini**, toujours dirigé avec passion et enthousiasme par Youra Nymoff-Simonetti et Marco Guidarini, a pris place dans le vaste et bel Auditorium Landowski du CRR de Paris, à l'acoustique remarquable. Un véritable écrin



pour juger au mieux des possibilités vocales de chacun des participants. Le concours a conservé sa spécificité belcantiste, centré autour de Bellini, dont un air est obligatoirement exigé, et servant également Rossini et Donizetti. Une spécialisation qui rend la tâche difficile aux candidats, ce répertoire demandant labeur et sacerdoce, exigences souvent peu compatibles avec un début de carrière, où l'éclectisme des styles et des langues est souvent de mise.

Et la surprise vint d'où on ne l'attendait pas

Pareil constat peut être fait au sujet des membres du jury, venus d'horizons très divers. Qu'on en juge : le producteur Alain Lanceron, la célèbre soprano Mady Mesplé, la metteur en scène Mireille Larroche, Isabelle Masset, directrice artistique adjointe de l'Opéra de Bordeaux, le musicologue Gioacchino Lanza-Tomasi et le chef Davide Livermore. Autant de personnalités musicales de premier plan, mais dont le centre d'intérêt principal n'est peut-être pas toujours exclusivement le bel canto, son esthétique et sa technique.

Première des six finalistes à concourir, **la soprano coréenne Heera Bae** ouvre le bal avec la scène de la folie de l'Elvira bellinienne « Qui la voce sua soave » tirée des Puritani. Le timbre est d'une belle qualité, l'émission pleine et ronde, et le phrasé bien déroulé, avec de jolies nuances et une agilité maîtrisée, un suraigu percutant couronnant cette prestation prometteuse.

Lors de son second passage, elle offre une excellente interprétation de la scène « Par le rang et par l'opulence », tirée de la Fille du Régiment de Donizetti. Si le français pâtit un rien de cette émission très arrondie, la chaleur du médium et le délicat rubato de la ligne de chant achèvent de convaincre, bien que le « Salut à la France » manque de folie et d'audace. Une belle personnalité musicale, qu'on aura plaisir à suivre.

Second à se présenter, le ténor français Paul Gaugler

déconcerte. Dans « Ange si pur » tiré de la Favorite donizettienne, il affiche une émission vocale étrange, sonnante très en arrière, comme avalée, avec un médium large et sonore, mais un aigu – d'apparence pourtant facile – semblant se rétrécir et donné dans une voix de tête manquant de connexion, comme une construction vocale à l'envers. La maîtrise du souffle est à saluer, ainsi que les nombreuses nuances dont il parsème la partition.

L'étonnement demeure lors de sa seconde prestation, avec le très ardu « Nel furor delle tempeste » du Pirata de Bellini. La rapidité de l'écriture vocale semble l'empêcher de réaliser correctement le passage, souvent ouvert, et la connexion au corps peine à se faire pleinement, rendant ainsi la voix souvent peu sonore. La largeur de la tessiture couverte par le morceau ne lui facilite pas les choses, paraissant morceler son émission par registres, jusqu'à un suraigu efficace mais en complet falsetto, tranchant avec la vaillance du médium.

Selon nous, un beau ténor lyrique aigu, qui gagnerait à concentrer son émission et à moins appuyer le milieu de sa voix, permettant ainsi à un aigu qu'on devine étendu et tranchant de s'épanouir dans toute sa plénitude.

Troisième candidate, la soprano chinoise Liying Yang, qu'on a pu apprécier le mois passé en Corse, lors du Concours de Canari. Les qualités de la jeune femme demeurent, avec cette pureté adamantine du son et une belle sensibilité musicale. Néanmoins, le choix des airs mettait ce soir à nu comme une faiblesse dans l'énergie et le soutien de la voix.

Son premier morceau, l'air de Giulietta « O quante volte » extrait des Capuleti e i Montecchi de Bellini, demeure, malgré les apparences, redoutable à exécuter, par la linéarité conjointe de sa ligne de chant, le legato absolu qu'il requiert et la nudité de la voix que son écriture expose, sans cabalette pour donner le change. La chanteuse a ainsi semblé parfois à court de souffle et de plénitude vocale, ne retrouvant pas ce soir, sauf dans les dernières phrases, l'émission merveilleusement flottante qui lui avait permis, à

Canari, de sculpter une Sonnambula superbement rêveuse.

Le « Qui la voce sua soave » des Puritani belliniens expose la même petite forme, ainsi qu'une cabalette trop sage. Un soir sans, peut-être.

Quatrième postulante, la mezzo-soprano italienne Sonia Maria Fortunato. Dans ses deux airs, la chanteuse fait admirer une grande voix, mais donne surtout à entendre une émission vocale cumulant tous les défauts. Sons grossis, tubés, engorgés dans leur placement, artificiels dans leur couleur, coups de glottes en guise d'attaques, graves lourdement poitrinés et écrasés, premier passage difficile à gérer, aigus puissants mais lourds, grelottants et pas toujours justes, symptômes de l'effort qu'ils demandent en terme de soutien..., on reste attristés par un tel gâchis sur des moyens aussi importants et de cette qualité. Tant dans « Se Romeo t'uccise un figlio » tiré des Capuleti belliniens que dans « Ô mon Fernand » extrait de la Favorite de Donizetti, on ne sait qu'écrire, sinon que ce superbe instrument demanderait urgemment d'être totalement reconstruit tant dans le geste vocal que dans la conception même du son.

Sixième candidate, la soprano française Odile Heimburger se lance dans la Sonnambula bellinienne. « Ah non credea mirarti » met en exergue une ligne manquant de legato, mais de très beaux piani, hauts et clairs. La cabalette « Ah non giunge » lui permet de faire valoir l'aisance de son suraigu, malgré des vocalises pouvant gagner encore en précision.

Avec « Par le rang et par l'opulence » de la Fille du Régiment, elle démontre une belle diction, claire et compréhensible, mais trop de soufflets dans un phrasé demandant davantage de régularité. Le médium manque un peu consistance et le second passage apparaît par instant peu soutenu, mais « Salut à la France » lui donne l'occasion de rajouter quelques notes suraigües qui font leur effet par la facilité avec laquelle ils sont lancés.



Nous gardons pour la fin la plus grande surprise de la soirée, avec la prestation époustouflante de **la soprano franco-géorgienne Anna Kassian** (ou Kasyan, selon l'orthographe). Le souvenir qui nous restait d'elle était celui d'une bonne chanteuse de concours, toujours propre et professionnelle, mais pas réellement enthousiasmante. Quelle ne fut pas notre stupéfaction de la voir et l'entendre ce soir, réellement

accomplie dans l'écriture et le style propres au bel canto, mais plus encore comme une véritable bête de scène à la grandeur tragique digne des plus grandes.

Son premier air, l'exigeant « Era desso il figlio mio », scène finale de Lucrezia Borgia de Donizetti, force le respect. Si durant les premières phrases, la voix et le jeu semblent devoir encore s'assouplir, la reprise piano la trouve transfigurée, littéralement habitée par son rôle, et c'est avec brio qu'elle conclut l'air, se tirant avec les honneurs des difficiles vocalises qui amènent les dernières notes.

Mais c'est avec l'ultime scène d'Imogene « Col sorriso d'innocenza » tiré du Pirata de Bellini que la chanteuse cloue l'assistance sur place. Dès la longue introduction au piano, son port de reine et l'émotion silencieuse qu'elle transmet, ainsi que cette façon très visible de pénétrer peu à peu au fond de son personnage, tout fait pressentir un grand moment d'art lyrique. Le récitatif confirme cette impression, chacun des mots pesant son poids, un simple regard ou une respiration soulignant l'affect que l'interprète exprime. Le cantabile de l'air se déploie, archet à la corde, riche palette de couleurs et nuances irisées, émotion retenue et pudeur musicale : à la différence des autres participantes, pour elle la compétition semble avoir disparu, seule demeure Imogene, vraie figure

tragique.

L'intensité dramatique monte encore en puissance avec une cabalette d'une indiscutable autorité et des terrifiantes agilités parfaitement maîtrisées, l'artiste semblant se dépasser elle-même. Et c'est une immense ovation qui salue ce qui apparaît pour nous comme la naissance d'une grande tragédienne lyrique. Voilà celle qui aurait du incarner la Vestale pour sa recreation parisienne au Théâtre des Champs-Elysées.

C'est tout naturellement qu'une telle incarnation bellinienne s'est vue couronnée par le premier prix, une récompense amplement méritée.

Paris. Auditorium Landowski du Conservatoire à Rayonnement Régional, 24 octobre 2013. Troisième Concours International de Belcanto Vincenzo Bellini : Finale. Rossini, Bellini, Donizetti. Patrick Ivorra et Julien Mouchel, piano

3ème Concours international de Bel Canto Vincenzo Bellini 2013 : Anna Kasyan, soprano (France), lauréate du Grand Prix 2013

**3ème Concours international de Bel Canto Vincenzo Bellini 2013
: Anna Kasyan, soprano (France), lauréate du Grand Prix 2013**

Anna Kasyan, soprano : nouvelle diva à suivre

Eblouissante Imogène du Pirate de Bellini ...

Jeudi 24 octobre 2013, s'est déroulée la finale du 3ème Concours international de Bel Canto Vincenzo Bellini 2013 à l'Auditorium Marcel Landowski du CRR Conservatoire de Paris, 14 rue de Madrid 75008 Paris. Le palmarès est le suivant :

1er Grand Prix à l'unanimité : Anna Kasyan, soprano (France)
[site d'Anna Kasyan](#)

Prix Spécial du NewYear Music Festival de Gstaad : **Heera BAE**, soprano (Corée du Sud)

Prix Spécial pour la meilleure interprétation d'un air chanté en français (Prix MusicArte) à **Paul GAUGLER**, ténor (France)
« Ange si pur » tiré de la Favorite de Donizetti

Le Jury 2013 regroupait parmi ses membres Alain Lanceron (directeur du label Warner classics France), Mady Mesplé, soprano, Mireille Laroche ...

Musicalité, tempérament dramatique tout en finesse, puissance et nuance d'un chant maîtrisé, la soprano française d'origine géorgienne, Anna Kasyan qui s'est formée au Conservatoire de Tsibili, au cours de ses deux ans, dont en particulier celui d'Imogène extrait du Pirate de



Bellini a fortement impressionné jury et public. En 2011, la

Première édition du Concours international Vincenzo Bellini avait distingué (avant Operalia) le charisme envoutant de la jeune sud-africaine, Pretty Yende, aujourd'hui invitée au Met et à la Scala. Souhaitons à la française Anna Kassian, le même parcours fulgurant.

« L'intensité dramatique monte encore en puissance avec une cabalette d'une indiscutable autorité et des terrifiantes agilités parfaitement maîtrisées, l'artiste semblant se dépasser elle-même. Et c'est une immense ovation qui salue ce qui apparaît pour nous comme la naissance d'une grande tragédienne lyrique. Voilà celle qui aurait du incarner la Vestale pour sa recreation parisienne au Théâtre des Champs-Élysées. », écrit notre rédacteur Nicolas Grienberger, présent à la Finale 2013.

**Compte rendu, opéra. Tours.
Grand Théâtre, le 17 janvier
2014. Georges Bizet : Carmen.
Andrea Hill, Florian Laconi,
Vannina Santoni, Sébastien
Soulès. Jean-Yves Ossonce,
direction musicale. Gilles
Bouillon, mise en scène**



L'Opéra de Tours ouvre l'année 2014 en reprenant la production imaginée par Gilles Bouillon, créée in loco voilà six ans. Point d'espagnolades, ni d'Andalousie de pacotille, mais une scénographie intemporelle, qui rappelle par instants l'Espagne d'Almodovar. De hautes palissades, une estrade, une roulotte et des grillages, voilà qui suffit à poser le cadre au cœur duquel la tragédie de l'amour déçu se joue. L'orchestre maison, toujours bien préparé et dirigé par Jean-Yves

Ossonce, joue au diapason de cette mise en scène, dans une belle urgence musicale qui n'est jamais précipitation, aux tempi mesurés, laissant le temps aux harmonies tissées par Bizet de déployer leurs couleurs ardentes. Ce qui nous vaut une première partie incandescente, tant sur scène que dans la fosse. L'entracte passé, et sans qu'on comprenne pourquoi, la tension – autant que l'attention – retombe, les personnages paraissant soudain comme vidés de leur substance, les interprètes se bornant à exécuter leurs actions, semblant d'un coup ne plus y croire. C'est ainsi que le dernier acte tombe à plat, avec ce rideau rouge, ces lampions, et surtout cet immense panneau publicitaire vantant la tauromachie qui dévore une grande partie de l'espace scénique. Jouant – avec raison – la carte de l'épure, le metteur en scène donne involontairement à ce tableau un air de fête de village bon marché qui nous écarte de toute émotion. Les deux protagonistes eux-mêmes peinent à faire éclater la violence

contenue dans la musique, et c'est calmement égorgée par son ancien amant, attendant sa fin, que Carmen expire.

Une frustration finale à la mesure de l'énergie qui animait les deux premiers actes et augurait du meilleur.

Une demi-Carmen

Aux côtés d'un chœur parfaitement en situation et parmi des seconds rôles efficaces, nous retiendrons en particulier la Frasquita sonore de Chloé Chaume, la Mercédès espiègle et mutine d'Albane Carrère ainsi que le Remendado impeccable de Vincent Ordonneau tout comme le Moralès charismatique et bien chantant de Régis Mengus. Le Zuniga de Vincent Pavesi en impose par sa voix puissante, mais l'aigu demeure ce soir-là bouché et sans éclat, un jour de méforme sans doute.

L'Escamillo de Sébastien Soulès déconcerte, d'autant plus que sa prestance scénique ne trouve aucun écho dans sa voix chantée, au grave sonore mais à l'aigu terne et confidentiel, comme déconnecté du reste de l'instrument, audiblement mal à l'aise dans la tessiture hybride du rôle.

Débutant dans le rôle de Micaëla, la jeune Vannina Santoni croque avec bonheur ce personnage, moins naïf qu'une certaine tradition voudrait le faire croire, et distille de beaux piani. Néanmoins, la voix paraît manquer de soutien et de hauteur de place, ce que trahit un vibrato qui tend à s'élargir dans la nuance forte, notamment dans l'aigu, l'émission vocale perdant alors de sa concentration et de son focus. De beaux moyens, qui méritent justement une attention toute particulière dans leur gestion et leur emploi.

Le couple central de l'œuvre fonctionne plutôt bien, sans doute à cause de l'opposition qui sépare les deux amants.

Florian Laconi en Don José impressionne par une solidité, vocale autant que scénique, à toute épreuve et une puissance sonore qui remplit la salle, osant même de beaux allègements dans son duo avec Micaëla. Toutefois, notre étonnement demeure

face à une émission apparaissant souvent lourde – rendant depuis notre place les sons parfois bas en terme de justesse – et un soutien semblant demander un effort musculaire considérable, ainsi que cette couverture de l'aigu qui demeure un mystère pour nous. Mais reconnaissons que le ténor français parvient au bout du rôle sans encombre, alignant les aigus avec panache, une force de la nature.

Sa prestation, plutôt brute de décoffrage, trouve son exact contraire dans l'incarnation toute en élégance et en retenue de la mezzo américaine Andrea Hill, qui effectuait ici ses débuts sous les traits de la cigarière.

Ancienne pensionnaire de l'Atelier Lyrique de l'Opéra de Paris, la chanteuse paraît avoir attentivement écouté Denise Scharley autant que Teresa Berganza, donnant vie à une première Carmen de très haut niveau. La maîtrise de la voix est totale, chaque inflexion trouvant naturellement sa place, au service d'une diction remarquablement travaillée, dans la grande tradition française. Une sensualité qui n'est jamais vulgarité, un jeu de scène à l'élégance jamais prise en défaut, tous les éléments sont réunis pour susciter bien des espoirs, jusqu'à un air des Cartes d'une poignante intimité, au legato imperturbable et au magnétisme intense. Seule la puissance de l'instrument demeure encore modeste et demande à se développer davantage pour pouvoir prétendre à des salles aux dimensions plus vastes. Nonobstant ce détail, nous tenons là une future grande titulaire du rôle-titre.

Une Carmen tourangelle qui nous aura permis de découvrir en Andrea Hill un jeune talent à suivre de très près.

Tours. Grand Théâtre, 17 janvier 2014. Georges Bizet : Carmen. Livret de Henry Meilhac et Ludovic Halévy, d'après la nouvelle de Prosper Mérimée. Avec Carmen : Andrea Hill ; Don José : Florian Laconi ; Micaëla : Vannina Santoni ; Escamillo : Sébastien Soulès ; Frasquita : Chloé Chaume ; Mercédès : Albane Carrère ; Le Dancaïre : Ronan Nédelec ; Le Remendado : Julien Ordonneau ; Zuniga : Vincent Pavesi ; Moralès : Régis Mengus. Chœur de l'Opéra de Tours. Orchestre Symphonique

Région Centre-Tours. Jean-Yves Ossonce, direction musicale ;
Mise en scène : Gilles Bouillon ; Décors : Nathalie Holt ;
Costumes : Marc Anselmi ; Lumières : Marc Delamézière ;
Dramaturgie : Bernard Pico

Illustration : Andrea Hill (Carmen) © François Berthon

Compte rendu, récital lyrique. Paris. Salle Pleyel, 28 janvier 2014. Récital Sonya Yoncheva, soprano. Nathalie Stutzmann, direction musicale

Les Grandes Voix continuent leur feu d'artifice de ce début d'année – initié par Edita Gruberova il y a quatre jours à peine – avec l'étoile montante du monde lyrique actuel : la soprano bulgare Sonya Yoncheva, Leïla dans les Pêcheurs de perles à Favart en juin 2012 et surtout Lucia di Lammermoor à l'Opéra Bastille pour l'ouverture de la présente saison.

Voilà donc, Salle Pleyel, son premier récital parisien, consacré au « caro Sassone », le surnom donné à Haendel. Elle partage l'affiche avec un autre grand nom du chant, la contralto Nathalie Stutzmann, mais ce soir la française ne chante pas, préférant diriger son ensemble fondé récemment, Orfeo 55.

Haendel et ses drôles de dames

Deux femmes pour un seul compositeur, deux musiciennes aux goûts éclectiques, pour un résultat généreux et électrisant. **Sonya Yoncheva**, lauréate du Jardin des Voix de William Christie, a servi avec autant de bonheur Monteverdi que Rameau, Bizet, Donizetti et Verdi, tandis que Nathalie Stutzmann, artiste complète, s'est illustrée aussi bien dans la musique baroque que chez Gluck et Mahler. Ce qui nous vaut une interprétation vocale et instrumentale d'un rare équilibre entre style baroque et ampleur sonore, deux notions n'allant pas toujours de pair dans ce répertoire.



L'ensemble Orfeo 55 enchante par la rondeur de sa sonorité et la précision de ses traits, ainsi que par des soli de belle

facture. Les différents extraits de Concerti grossi émaillant la soirée s'en trouvent ainsi magnifiés, grâce à un sens évident des nuances et une énergie communicative qui ne devient jamais sécheresse de jeu. Les instrumentistes se trouvent en outre galvanisés par la direction aussi sensible et vivante que claire et détaillée de Nathalie Stutzmann, qui défend sa place au sein du métier de chef d'orchestre.

C'est donc un tapis sonore qui se voit tissé sous les pas de Sonya Yoncheva qui n'a plus qu'à y déposer sa voix et la laisser se déployer. On reste ainsi pantois devant la facilité avec laquelle la jeune soprano paraît chanter, évitant toute crispation, cultivant au contraire une détente absolue de la mâchoire, laissant simplement monter la voix. Ce qui donne à entendre une émission vocale évidente de naturel, au legato qui semble couler de source, un vrai bonheur. Le grave apparaît en outre sonore et corsé, poitriné sans excès, et l'aigu éblouit par sa puissance et sa richesse harmonique, bourdonnant aux oreilles et entrant littéralement en résonance avec la salle.

Et tant de qualités purement techniques s'avèrent au seul service de la musique, grâce à une sensibilité à fleur de peau et une imagination dans les coloris qui paraît sans limites. Ainsi la tristesse de Cléopâtre et Alcina va droit au cœur, décuplée qu'elle est par la pudeur et l'intériorité de la chanteuse, osant le murmure – pourtant sonore – et l'éclat soudain – pourtant rond et moelleux jusque dans la fureur –. Deux rôles dans lesquels on espère retrouver un jour la magnifique Yoncheva.

Le public a bien compris qu'il se trouve face à une très grande artiste, une immense cantatrice en devenir, et la fête avec enthousiasme. Devant une telle ferveur, les deux femmes consentent un premier bis, le poignant « Lascia ch'io pianga » tiré de Rinaldo, rendu de façon déchirante par la soprano aidée en cela par l'orchestre tout entier. Puis, un second rappel, une reprise du premier air de la soirée ; et un

troisième bis pour contenter l'assistance, un extrait de l'air d'Agrippina, qui clôt la soirée sur une note malicieuse.

Il est toujours beau de voir s'épanouir et mûrir un grand talent, c'était le cas ce soir.

Paris. Salle Pleyel, 28 janvier 2014. Georg Friedrich Haendel : Giulio Cesare, Ouverture ; Concerto grosso en mi mineur op. 6 n°3 HWV 321, Larghetto ; Giulio Cesare, « Non disperar, chi sa? » ; Concerto grosso en mi mineur op. 6 n°3 HWV 321, Allegro ; Atalanta, « Care selve » ; Concerto grosso en ré mineur op. 3 n°5 HWV 316, Allegro, Allegro ma non troppo, Allegro ; Concerto grosso en la mineur op. 6 n°4 HWV 322, Larghetto affetuoso ; Giulio Cesare, « Se pietà di me non senti » ; Salomon, Arrivée de la Reine de Saba ; Concerto grosso en sol mineur op. 6 n°6, HWV 316, Allegro ; Agrippina, « È un fuoco quel d'amore » ; Alcina, « Ah mio cor » ; Concerto grosso en ré mineur op. 3 n°5 HWV 316, Adagio ; Concerto grosso en ré majeur op. 3 n°6 HWV 317, Vivace ; Alcina, « Ah Ruggiero crudel... Ombre pallide ». Sonya Yoncheva. Orfeo 55. Nathalie Stutzmann, direction musicale

Illustration : Sonya Yoncheva (DR)

Les 25 ans de Douce Mémoire



Tours, Paris. Les 25 ans de Doulce Mémoire : les 11 et 12 février 2014.

25 ans d'activité, 15 ans de résidence à Tours : l'ensemble fondé par le flûtiste **Denis Raisin Dadre**, **Doulce Mémoire** vit en février 2014 ses heures les plus palpitantes, préparant pour fêter tant d'accomplissements artistiques, deux soirées exceptionnelles où sont conviés plus de 50 artistes complices, partenaires, témoins inspirés d'un parcours musical à nul

autre pareil.

Quand de nombreux musiciens s'engagent dans les allées d'un Baroque de plus en plus magicien, l'explorateur et voyageur Denis Raisin Dadre a su depuis ses débuts, nous enivrer des sonorités gourmandes et sensuelles de la Renaissance. C'est un geste souvent miraculeux qui étend ses champs d'investigations au-delà des limites chronologiques strictes, qui aime les chemins de traverses où les rencontres et les métissages, le bain heureux des cultures curieuses et mêlées apportent à chaque heure, les fruits d'une entente espérée, réalisée. Au centre du travail de Denis Raisin Dadre, il y a le cœur généreux d'un humaniste capable de toujours s'émerveiller avec une âme d'enfant ; un appétit et une énergie qui portent chaque programme avec le même indéfectible sentiment de vérité et de partage. Pour fêter ses 25 ans, Doulce Mémoire vous convie à une fête inoubliable, surprenante, où la grâce et la finesse le disputent à la facétie et la suprême complicité, le délire et les délices des mots à la cocasserie enjôleuse des instruments.

Doulce Mémoire fête ses 25 ans

(et ses 15 ans à Tours)

**Tours, Grand Théâtre
Mardi 11 février 2014**

**Paris, Salle Gaveau
Mercredi 12 février 2014**

A Tours puis Paris, Denis Raisin Dadre fait escale avec sa brillante et sémillante troupe (chanteurs, instrumentistes, danseurs, ...) partenaires familiers d'aventures diverses d'un voyage au long cours qui s'écrit encore ... Fidèle à son esprit nomade, Denis Raisin Dadre invite de nombreux musiciens des contrées mêlées qui ont croisé le chemin de l'ensemble à l'occasion des programmes réalisés : danseurs indiens, flamenco, voix d'Orient et d'Asie, fado portugais, comédiens aux styles variés...

Doulce Mémoire frappe les esprits par son esprit de défrichement ; en associant recherches scrupuleuses et complicité entre des partenaires particulièrement soudés, Denis Raisin Dadre a su produire et cultiver le vrai plaisir du jeu collectif. Un caractère qui fait réussir la rencontre avec le public. A ses fidèles musiciens classiques (chanteurs et instrumentistes), Denis Raisin Dadre joint aussi danseurs et comédiens, favorisant la notion de geste musical. Ce sont souvent de véritables tableaux musicaux qui renouvellent le dispositif statique du concert..., empruntent au théâtre voire à la comédie musicale et suscitent un imaginaire propice à l'ivresse comme à l'extase.

Collection de programmes enchanteurs ...

Les routes empruntées par Douce Mémoire laissent aujourd'hui d'inestimables offrandes, collection de nombreux joyaux aux parfums et climats aussi différents que caractérisés : du Requiem des Rois de France d'Eustache Du Caurroy au portrait de l'Honnête courtisane (évocation festive inspirée des musiques et contes grivois de la Renaissance), du Procès de Monteverdi (violemment attaqué par le moine Artusi) aux arabesques élégantissimes du spectacle Mémoires des Vents du sud, sublime production née de l'entente artistique avec la troupe de danseuses asiatiques Hang Tang Yuefu de Taïwan ... C'est aussi maints autres hommages rendu aux génies et figures emblématique de la Renaissance : Leonard de Vinci, Rabelais, François Ier ...

Autant d'accomplissements (le plus souvent disponibles aussi au disque) qui font de Douce Mémoire l'un des meilleurs ensembles dédiés aux esthétiques imprévisibles, enivrantes, plurielles d'une Renaissance enfin révélée. Le spectacle des 25 ans de Douce mémoire est élu » coup de coeur » de la Rédaction de classiquenews.com.

Informations, réservations :



Mardi 11 février 2014 – [Grand Théâtre de Tours](#) – 20h

Tarifs : 1ère catégorie : 24 à 35€ ; 2ème catégorie : 10 à 18€ ; 3ème catégorie 7 à 12€

Réservations auprès du Grand Théâtre à partir du 1er octobre : 02 47 60 20 20

theatre-billetterie@ville-tours.fr



**Mercredi 12 février 2014 – Salle Gaveau à Paris –
20h30**

Tarifs : 1ère catégorie : 55€ ; 2ème catégorie : 38€ ;
3ème catégorie 22€

Réservations auprès de [Philippe Maillard Productions](http://PhilippeMaillardProductions.com) : 01 48
24 16 97

www.philippemaillardproductions.fr

Consultez aussi le site de Douce Mémoire :

www.doulcememoire.com